

MARIO ROSSIGNOL
JEAN-PIERRE STE-MARIE

LES PIONS DE
L'APOCALYPSE
LES CAVALIERS

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN



Heureux celui qui lit et ceux qui entendent les
paroles de la prophétie et qui gardent les choses
qui y sont écrites. Car le temps est proche.

Apocalypse 1,3

Prologue

Île de Patmos, Grèce.

À l'été de l'an 96 après Jésus-Christ.

La voix affligée du vieillard tira Prochore le Grec de son sommeil.

Le jeune homme qui dormait déjà si peu laissa échapper un profond soupir avant de se soulever sur sa couche en s'aidant de ses coudes. À travers l'ouverture pratiquée dans la roche, il observa un moment le manège du vieil homme possédé par une nouvelle transe obsédante. Éclairé par la flamme tremblotante de chandelles grossières, l'homme se levait en gesticulant et se frappait le front du plat de la main tout en récitant des histoires impossibles. Puis il se rasseyait à sa table de travail, pour noter à la hâte sur des feuilles de papyrus d'une coudée de longueur ce qu'il affirmait tout haut avoir vu.

La cire d'abeille s'écoulait des chandelles pour se faufiler entre les planches de la solide table en

bois. De petites stalactites se formaient ainsi sous la table, alors que la cire la plus brûlante allait tomber sur le sol dallé. Les pieds du vieillard l'écrasaient sans ménagement en s'agitant.

Prochore observait la scène, incrédule. Ce n'était pas la première fois qu'une chose pareille se produisait et il respectait ce qu'il considérait comme une douce folie de la part d'un homme ayant beaucoup vécu et arrivant au crépuscule de sa vie. Toutefois, ce soir, les choses allaient se passer différemment.

Le jeune Grec, lui-même condamné à l'exil et à l'emprisonnement sur cette île oubliée de Patmos, veillait sur son maître, celui que les Romains appelaient Jean de Bethesda. Fasciné par ce personnage charismatique, qui avait marché aux côtés du mystique Jésus de Nazareth bien des années auparavant, il lui avait voué son existence.

Prochore se laissa retomber sur sa couche et frotta du bout des doigts ses tempes endolories. Il avait mal au crâne et se sentait perdu et abandonné, comme à chaque fois qu'il se réveillait. Les paroles du vieil homme arrivaient souvent à le reconforter, mais le voir ainsi, hors de lui et ne s'appartenant plus, le rendait inquiet et mal à l'aise. N'eût été toutes ces choses extraordinaires dont il avait été témoin, il l'aurait cru fou ou sénile et aurait averti les gardiens. Curieusement, le Grec espérait sa rédemption grâce à cette relation qu'il entretenait avec Jean. Il avait endossé

complètement le concept d'un dieu unique, et force lui était d'admettre que la puissance se terrant au fond du vieillard qui partageait sa vie avait de quoi convaincre. Il se disait investi d'un pouvoir christique, une force provenant du fils de Dieu, qui le rendait capable d'opérer miracles et conversions. Mais d'où était donc venue cette envie soudaine de se convertir ? Pourquoi croire et se soumettre à quelque chose de si grand qu'il nous est impossible de le voir ? D'où venait toute cette énergie qui alimentait le vieux Jean au point de lui avoir permis de vivre jusqu'à quatre-vingt-treize ans ? Et s'il n'était qu'un mage aux illusions convaincantes guidé par des forces sombres ? Non, c'était là chose impossible. Le vieillard était bon et compréhensif. Il savait fournir une explication à toute chose. Il était de bon conseil. Il fallait que cette force que manipulaient les mages soit issue de la même source. Mais utilisée différemment. C'était là que se trouvait la ligne entre miracle et magie. Certains hommes sont capables de manipuler les forces. Ceux qui comprennent le vrai Dieu empruntent cette force, tandis que ceux qui s'y refusent la volent. Ainsi s'explique la différence entre la part de ténèbres qui habite certains et la part de vérité qui conduit les autres.

Une vague de contestation avait d'abord balayé la logique de Prochore, rebelle farouche, à sa première rencontre avec Jean. Toutes ses idées reçues et imbriquées depuis son enfance, portant sur

tous les domaines de la vie et sur les rites à des dieux multiples, s'étaient trouvées bouleversées.

Pour les Grecs, les dieux n'ont pas toujours existé. Ils n'ont pas créé le monde ni les hommes qui l'habitent. Ils sont immortels et leur règne n'est pas éternel. Ils se nourrissent de nectar et d'ambrosie et de la fumée des sacrifices qui monte vers le ciel. Ce n'est pas du sang qui coule dans leurs veines mais une autre substance nommée ichor. Ils interviennent fréquemment dans les affaires des mortels. Et tout comme les aventures mythiques des dieux sont là pour expliquer les différentes pratiques culturelles, le parcours désormais légendaire de Jésus le Nazaréen explique, par ses mots et ses gestes, les pratiques de cette nouvelle religion qui compte de plus en plus de convertis.

— Très bientôt, la septième trompette retentira sur l'ensemble du monde et le septième sceau sera rompu, soliloqua Jean. Les armées des rois de la Terre se rassembleront pour une ultime bataille !

Prochore ne comprenait rien à ce discours insensé que Jean avait choisi de nommer l'*Apocalypse*, une révélation spontanée de guerre et de domination du monde. Tout cela lui était-il vraiment dicté ou était-il plutôt victime d'obsédantes hallucinations ?

Prochore avait juste envie de se laisser retomber sur sa couche et d'oublier les divagations du vieil homme. Puis de dormir. Mais il savait trop

LES CAVALIERS

bien que, dans peu de temps, Jean l'appellerait à l'aide. Lorsque les yeux de son compagnon d'infortune commenceraient à le trahir et l'empêcheraient d'écrire assez rapidement, il le supplierait de venir prendre le calame pour poursuivre l'écriture sous sa dictée.

La précision des images qu'il décrirait sur le parchemin allait meubler ses cauchemars des années durant.

1

VOL ET CAPTURE

Montréal, Québec.

Le dimanche 24 juin 2012.

— C'est à toi de jouer, Lou. En principe, j'aurai juste le temps de faire le tour du pâté de maisons avec la voiture. Quand j'arriverai au bout de la ruelle, tu devras t'y pointer en même temps que moi. C'est tout le temps dont tu disposeras. Environ une minute et demie. C'est plus qu'il n'en faut aujourd'hui pour disparaître sans laisser de traces avant que les flics ne se pointent.

Malgré son apparente désinvolture, le gamin n'avait pas la mine aussi assurée que le ton de son interlocutrice installée derrière le volant. Évidemment, ce n'est pas Mya qui défoncerait la porte, lancerait l'alarme et irait récupérer le matériel. Ce n'est pas Mya qui subirait la formidable décharge d'adrénaline qui n'allait pas manquer de lui fouetter les sens. Ce n'est pas Mya qui devrait contrôler son cœur battant à tout rompre sous

une poussée fulgurante de sa tension artérielle. Ce n'est pas Mya qui risquerait de se faire prendre. Encore une fois.

— Tu fais une de ces têtes, si tu te voyais...

Le garçon se tourna lentement vers la jeune femme assise derrière le volant. Il aurait parfois eu envie de lui dire d'aller au diable mais il avait l'impression qu'elle était déjà passée par là. Il s'abstint, de nouveau conquis par ce regard vert émeraude qui l'avait poussé plus d'une fois à faire les pires folies.

— Où as-tu eu cette voiture? demanda-t-il enfin.

— Qu'est-ce que ça peut faire? Quelqu'un me l'a prêtée.

— J'espère qu'il n'est pas de la famille, il serait déçu de savoir qu'elle a servi à commettre un vol.

— Depuis quand, mon Paul, est-ce que tu fais de la sentimentalité?

— Ne m'appelle pas comme ça, tu sais que je déteste ça.

— C'est pourtant ton nom, je te ferai remarquer.

— Je sais, mais je ne l'ai pas choisi et je ne l'aime pas. C'est un nom d'ancêtre. Plus personne ne s'appelle comme ça aujourd'hui...

— Mais qu'est-ce que tu as à la fin? insista Mya. Vas-y, dis-le! Si c'est tout ce que ça prend pour te rendre les idées claires...

— C'est juste que...

— Que...

— C'est juste que je ne le sens pas, ce coup-là. Faire ça en plein jour ! Autant aller se foutre dans la gueule du loup ! Je me vois bien en train de chercher une excuse à donner aux flics... C'est que je n'avais plus de piles dans ma lampe de poche, monsieur, c'est pourquoi j'ai décidé de faire le coup en plein milieu d'après-midi !

Mya lui flanqua une bourrade suivie d'un sourire. Un sourire encore plus désarmant que ses yeux verts. Les deux ensemble étaient imparables. Pas un garçon n'avait la moindre chance. La console et le levier de vitesse les séparaient. Une chance pour elle car il aurait essayé de l'attirer à lui pour l'embrasser. Mais peut-être ne se serait-elle pas laissée faire. Peut-être lui aurait-elle flanqué plus qu'une simple bourrade. Mya était un vivant mystère. Aussi imprévisible que l'arrivée d'une tornade. Mais aussi attirante qu'un secret bien gardé. Elle avait l'assurance d'une femme mature alors qu'elle avait à peine dix-sept ans. Elle donnait l'impression d'avoir l'expérience d'une cambrioleuse de haut niveau alors qu'en fait elle n'était qu'une ratée, tout comme lui.

Mya lui interdisait néanmoins de parler d'eux en ces termes. Elle le sermonnait vertement s'il osait seulement montrer une mauvaise estime de lui-même. C'était peut-être ce qui la rendait indispensable à ses yeux. Cette façon qu'elle avait de lui faire sentir qu'il avait de la valeur, du talent. Peut-être même de l'avenir.

— Écoute, Lou, lui répondit-elle sur un

ton attendrissant, je t'ai expliqué qu'il fallait savoir tirer profit des situations. Aujourd'hui, il y en a une ! C'est la fête nationale ! La Saint-Jean-Baptiste ! Mais qu'est-ce qu'on en a à foutre, nous, de cette fête ? Profitons donc du fait que c'est présentement le défilé des Géants sur la rue Sherbrooke, qu'il y aura ensuite des spectacles jusqu'à minuit au parc Maisonneuve et des fêtes de quartier dans toute l'île. Tu crois que les flics perdront leur temps à venir patrouiller dans ce secteur ? Tout le monde est à la fête et ici c'est désert. Tu n'as besoin que d'une seule petite minute ! Nous passerons dans ce foutu magasin sans que jamais personne ne s'en aperçoive.

— Sauf les caméras de surveillance... Elles n'iront pas à la fête...

— Mais on se fout des caméras de surveillance ! Tu as ta cagoule ? Comment veux-tu qu'on te reconnaisse ?

Lou se massait les tempes. Il avait légèrement mal à la tête. Et il était furieux d'être incapable de résister à cette fille. Incapable de lui dire non, de l'envoyer paître.

— On a déjà repéré l'endroit, continua-t-elle, on sait où se trouve tout le matériel qu'on veut. Tu auras même du temps pour fouiller un peu l'entrepôt si ça te chante. Je t'attendrai sur la rue Harley, juste au bout de la ruelle.

Lou approuva nonchalamment de la tête et descendit de voiture. Il claqua la portière sans jeter un regard à Mya. Bien qu'il en eût encore envie.

LES CAVALIERS

La journée était nuageuse, parsemée de passages ensoleillés. Le temps était doux, agréable même.

Lou mit son grand sac en bandoulière, traversa la rue Saint-Jacques et marcha en direction de West Broadway. Il entendit Mya faire démarrer le moteur mais résista encore une fois à se retourner tout de suite. Il attendrait encore un peu. Lorsque la voiture fut assez loin, il se retourna et la suivit des yeux un bon moment. Mya tournerait sûrement par l'avenue Elmhurst, un peu plus loin.

Le moment était venu de passer aux choses sérieuses. Il accéléra le pas en se disant que sa vie était merdique. Seuls Mya et le gang à l'intérieur duquel il trouvait refuge y mettaient un peu de piquant. À quinze ans, il réfléchissait déjà comme un homme adulte. Un voleur adulte. Sa courte vie avait déjà vu défiler une liste impressionnante d'expériences amères. Il se dirigea droit sur le distributeur de matériel électronique qui recevrait bientôt sa visite. La rue était déserte. Mya avait raison, les gens profitaient du beau temps et s'étaient tous donné rendez-vous pour le défilé. De plus, toutes les entreprises de cette rue commerçante avaient fermé boutique. Lou se glissa entre deux bâtiments et atteignit la ruelle. Il se faufila parmi les camions et les quais de chargement pour se retrouver devant la porte de l'entrepôt du commerce visé. Il tira de sous l'escalier le bloc de béton laissé là exprès et le balança de toutes ses forces dans la vitre de la porte. Le verre

vola en éclats, ne laissant que des barreaux en fer. Lou passa le bras entre ceux-ci et déverrouilla par l'intérieur. Vraiment trop facile. Lorsqu'il entra, le visage déjà masqué, le son du système d'alarme amorçant son décompte se fit entendre. Il avait encore au moins trente secondes avant que ça ne se déclenche. Pas le moindre détecteur de mouvement en vue dans l'entrepôt. Quelle veine ! Il fonça vers l'avant du bâtiment pour atteindre la salle de montre mais s'arrêta net devant une palette de miniportables. Juste à côté se trouvaient plusieurs boîtes empilées comprenant des iPad et d'autres modèles de tablettes électroniques. Ce n'était même pas la peine d'aller jusque dans la salle d'exposition. Il trouverait dans l'entrepôt tout ce pour quoi il était venu.

Lou avait déjà rempli son sac lorsque l'alarme se déclencha, quarante secondes après son effraction. Alors qu'il se donnait vingt secondes de plus pour fouiller un peu plus loin, un gardien de sécurité fit irruption par la porte à la vitre fracassée. L'homme ne mit pas grand temps à repérer l'adolescent cagoulé.

— Tu ne pourras pas t'échapper ! gueula aussitôt le gardien.

— Viens me chercher ! lui répondit Lou en disparaissant derrière une allée.

Il ne lui restait pas beaucoup de temps. Il devait sortir maintenant avant que la police ne rapplique. Il jeta à terre quelques boîtes dans le but d'attirer le gardien. Sa manœuvre fonctionna.

L'homme vint le rejoindre dans l'allée sombre, mais Lou avait déjà disparu entre deux palettes, habilement dissimulé. Alors que le gardien s'avavançait, avec une lampe de poche Maglite de trente centimètres au poing, le jeune voleur apparut et lui lança une boîte au visage de toutes ses forces. Déstabilisé, le gardien n'eut pas le temps de parer le coup d'épaule que l'autre lui porta avec la force d'un joueur de ligne au football. Il perdit l'équilibre mais s'accrocha néanmoins au sac que le voleur portait en bandoulière. Ils s'écrasèrent tous deux dans une palette de boîtes qui s'effondrèrent.

Le gardien avait bien la mi-quarantaine et Lou, ayant enregistré son profil, réagit instantanément. Profitant de la vigueur que lui conférait la jeunesse, il frappa l'homme à plusieurs reprises à coups de coude jusqu'à ce qu'il sente un instant son emprise se relâcher. Puis il roula vers l'avant et se releva comme mû par un ressort avant de foncer dans l'allée.

«Trop facile», se répéta Lou alors qu'il courait vers la porte de sortie. Son sac le gênait un peu mais son agilité naturelle compensait. Il passa la porte restée ouverte, le verre brisé craquant sous ses pieds. Puis il sauta les quatre marches de l'escalier et fonça dans la ruelle, le gardien sur ses talons. Lou l'avait passablement distancé lorsqu'il atteignit la rue Harley. La voiture pilotée par Mya s'arrêta devant lui dans un crissement de pneus. La portière se referma sur sa

cheville lorsqu'elle démarra en trombe et il ne put réprimer un cri de douleur.

— Je t'avais bien dit que ce serait du gâteau ! lui cria-t-elle, excitée.

Lou ne répondit pas. Il fit bouger son pied pour s'assurer qu'il n'avait rien de cassé et se tourna pour lancer son gros sac sur le siège arrière.

Il aperçut le gardien qui arrivait dans la rue.

— T'en fais pas pour le numéro de plaque, lui dit Mya comme si elle avait su lire dans ses pensées, la voiture est volée. Nous la stationnerons sur le bord d'une rue.

— De toute façon, je crois qu'il était trop loin pour relever le numéro.

Mya conduisit en direction du quartier de l'ancienne ville Saint-Pierre. Comme la voiture était volée, ils ne pouvaient pas aller bien loin avant de devoir l'abandonner.

Mya tira un portable de sa poche. Elle appuya sur une touche pour appeler un numéro programmé et une voix lui répondit aussitôt. Le volume était sûrement à son maximum car Lou pouvait entendre les réponses de l'appelé.

— Tu viendras nous prendre sur la 2^e Avenue ? demanda Mya.

La voix répondit par l'affirmative. Mya mit fin à la conversation et rangea le portable.

— Le gardien de sécurité n'était pas prévu au programme, dit Lou tout en continuant de regarder droit devant lui.

— Ça non, admit la jeune femme, mais tu

t'en es bien tiré malgré tout. Tu as à peine perdu quelques secondes. As-tu quand même réussi à emplir ton sac ?

— Oui, tout se trouvait dans l'entrepôt.

Mya tourna dans la 2^e Avenue et gara la voiture derrière une Jeep Rubicon quatre portes. Sans dire un mot, ils descendirent et montèrent chacun de leur côté à l'arrière de la Jeep qui démarra.

Alors qu'ils roulaient en silence, Lou laissa sa tête s'appuyer contre la glace et son regard se perdre à l'extérieur. Il savait que Mya le regardait mais faisait semblant de ne rien voir. Cette fille était une sorcière et elle le connaissait trop bien. Elle lui avait déjà affirmé qu'il était un exécutant hors pair pour un garçon de quinze ans. Il avait été tenté de répliquer qu'elle était aussi tordue que Machiavel pour ses dix-sept ans. Experte en machinations de toutes sortes, Mya avait réussi à entraîner Lou du larcin jusqu'au vol qualifié en quelques semaines seulement. Et lui, pourtant si rebelle, avait suivi toutes ses consignes. Ce qui l'avait inévitablement conduit au local d'un gang bien organisé, parrainé par un riche et vénal entrepreneur en excavation qui leur fournissait un garage sur la rue Desrosiers, enregistré sous le nom d'un type déjà mort. Il s'agissait d'un endroit fantôme, lugubre, bâti sur deux étages qui comprenaient en plus du garage un appartement complet. Situé sur une rue qui n'aboutissait nulle part, il était oublié entre un réseau de voies ferrées et l'autoroute 20.

La Jeep entra au garage et la porte se referma aussitôt derrière elle. Lorsqu'ils descendirent, le conducteur vint à la rencontre de Lou. Il était grand, large d'épaules, avait le teint foncé et les cheveux noirs de jais. La forme disgracieuse de son nez laissait clairement savoir qu'il se l'était déjà fait casser. Lou lui tendit son sac gonflé sans autre cérémonie.

— Je te le rendrai tout à l'heure.

— Ouais.

Il chercha Mya du regard mais la jeune fille avait disparu. Dans un soupir, il passa devant le frigo et y prit une bouteille d'eau avant de s'engager dans l'escalier menant à l'étage. Le local était vide, il n'y avait pratiquement personne. C'était tant mieux. En bas, deux types s'affairaient à démonter un quelconque modèle de berline Acura. Concentrés sur leur travail, ils ne le virent même pas grimper les marches qui longeaient le haut mur. Lou avait besoin de tranquillité, il avait besoin d'être seul. Non mécontent que Mya ait disparu, il s'installa devant la fenêtre ouverte qui donnait sur les rails et laissa le vent glisser sur son visage. Le paysage qu'il avait sous les yeux ne lui était que trop familier. Il l'avait vu toute sa vie. L'école était finie pour la période estivale et sa mère ne songerait même pas à lui demander ce qu'il ferait de son été. Il avait besoin d'argent et la bande lui donnait le moyen de subvenir à ses besoins, contre rétribution bien sûr.

Lou avait toujours habité l'ancien secteur de

la ville Saint-Pierre, dans un appartement plus qu'ordinaire où il logeait encore avec sa mère. Situé au deuxième étage d'un étroit bâtiment sombre coincé entre un restaurant chinois et une taverne peu attirante, l'endroit le répugnait. Il se revoyait encore enfant, après le départ d'un parfait inconnu, ouvrir doucement la porte de la chambre où dormait toujours sa mère. Les rideaux étaient tirés mais laissaient tout de même passer la lumière. Un fouillis indescriptible régnait dans la pièce. Des vêtements traînaient partout, sur les rebords de tiroirs ouverts, sur le dossier d'une chaise droite et même sur le sol. Il s'approchait doucement de sa mère sans faire de bruit et tendait la main pour la toucher, afin de s'assurer qu'elle était bien vivante. Parfois, elle laissait échapper un gémissement et se tournait sur le côté en tirant les couvertures. Sa bouche entrouverte, encore marquée de rouge à lèvres, laissait échapper un filet de salive. Sa respiration rapide et caverneuse donnait l'impression qu'elle était enrhumée, qu'elle avait la gorge envahie de mucosités. Les restes de son maquillage et ses sourcils finement épilés lui donnaient une allure de clown triste et désabusé. Sur le bureau et sur les tables de chevet se trouvaient des verres sales et des bouteilles vides, des paquets de kleenex et de cigarettes éventrés. Sur une table basse juste sous la fenêtre étaient déposées dans une jarre à biscuits vide les quelques fleurs défraîchies qu'il lui avait apportées. Leur parfum affadi se mêlait à

l'odeur ambiante de bière et d'alcool. Une odeur nauséabonde qui le poursuivait jusque dans sa mémoire.

Il avala une longue gorgée d'eau, comme pour laver les relents de ces mauvais souvenirs. Au même moment, quatre fourgonnettes noires banalisées vinrent se garer un peu plus haut dans la rue. De là où il se trouvait, Lou pouvait parfaitement les apercevoir. Ses doutes se confirmèrent quand il vit débarquer en trombe les hommes d'un groupe d'intervention du SPVM¹.

Lou resta figé pendant un moment alors que les hommes descendaient la rue en courant en direction du garage. Ses yeux s'agrandirent jusqu'à ce qu'il s'arrache enfin à sa surprise. Il courut vers l'escalier avec l'intention d'avertir Mya plutôt que de chercher à fuir. Lou écoutait toujours son instinct, ce qui lui permettait la plupart du temps de se sauver des situations les plus périlleuses. Mais maintenant, alors qu'il dévalait les marches en criant, il avait plutôt l'impression d'aller se jeter devant les canons des fusils d'assaut des policiers.

— Fuyez, hurla-t-il aux deux mécanos dans le garage, les flics débarquent !

La porte du garage fut enfoncée d'un violent coup de bélier et Lou évita tout juste une balle en caoutchouc qui se ficha dans la porte qu'il avait refermée derrière lui.

— Mya ! cria-t-il cette fois. Où es-tu ?

La jeune femme apparut, sortant de leur

1. Service de police de la Ville de Montréal.

cuisine improvisée avec quatre types à l'air ahuri. Le chauffeur baraqué fit à son tour irruption dans la grande salle où tous se réunissaient d'habitude.

— Les policiers, répéta Lou, ils sont dans le garage!

Lorsque le premier coup de bélier ébranla la porte, Mya courut se réfugier dans une chambre. Les six hommes, trop surpris pour envisager la fuite, restèrent plantés là comme des poteaux jusqu'à ce que la porte soit enfoncée.

Lou fonça le premier en bousculant deux des types pour passer entre les deux. Les balles de caoutchouc fusèrent et l'une d'elles l'atteignit à la hanche et le projeta au sol avant même qu'il parvienne à la fenêtre de la cuisine. Lorsqu'il se retourna, il avait un canon de braqué sur le front. Il s'appuya contre le mur et leva lentement les mains.

Le jeune homme fut entraîné dans la salle principale pour rejoindre les autres où on lui attacha les mains avec un collier serre-câble. Deux policiers se trouvaient déjà de chaque côté de la porte de la chambre, prêts à intervenir.

— Vous perdez votre temps, dit l'un des gars, il n'y a personne d'autre...

— Si tu veux bien, on préfère s'en assurer nous-mêmes, répliqua le chef de brigade.

Lou rongea son frein en silence. Il savait trop bien que la chambre ne donnait pas sur un mur extérieur, n'avait donc pas de fenêtre et n'offrait pas la moindre possibilité de fuir. Qu'est-ce que

Mya allait bien leur réserver? Alors que toute l'attention était concentrée sur l'accès à cette chambre, il se recula instinctivement de quelques pas afin de ne pas se trouver dans l'angle de la porte.

Sur un signe de leur chef, les policiers enfoncèrent la porte d'un seul coup et d'un seul cri, avant d'entrer arme au poing, dans le but d'appréhender rapidement toute personne qui eût pu se trouver là.

Ils eurent tôt fait de faire le tour de la pièce.

Il n'y avait personne.

Les prisonniers se regardèrent, interloqués, sans dire un mot.

Quand ils sortirent dehors et qu'on les conduisit au fourgon, Lou scruta les environs et aperçut Mya dans la cabine d'un camion Peterbilt 384 stationné dans l'entrée de la cour d'une compagnie de transport voisine. Elle le regardait avec une telle intensité que sa propre respiration s'accéléra malgré lui. Il détourna le regard pour ne pas attirer l'attention, sans comprendre comment diable elle avait pu réussir à s'échapper du local. C'était à n'y rien comprendre. Il n'y avait pourtant aucun autre moyen de sortir de la chambre que par la porte. Elle avait dû réussir à s'esquiver alors que l'attention des policiers était portée vers les garçons. Il n'y avait pas d'autre explication possible. Elle était très forte, il fallait l'admettre.

Personne excepté lui n'avait remarqué sa présence.

LES CAVALIERS

Avant de grimper dans le fourgon, il jeta encore un coup d'œil vers le camion.

Mya avait disparu.